

L'homme le rêve et la voix

C'était la fin de l'automne, j'étais assis dans un parc, sous de séculaires marronniers, et ce que j'avais entendu venait de se lire, comme les pages de la vie.

Mon regard se perdit au loin, songeur, pensif, car il existait entre ces mots et les pages de ce livre "MA VIE".

J'entendis de nouveau cette très jolie voix...

Te crois-tu seul dans ce monde, le véritable regard est celui que tu cherches, même dans la nuit,

Fonds ton regard tout entier, à cette nouvelle vision.

Tout prenait un autre visage, un autre aspect, plus clair, plus beau, comme il arrive parfois, d'entendre le chant de l'oiseau éclairer une belle journée.

Je me souvenais, maintenant, de toutes ces pensées qui nous traversent l'esprit, elles obéissent aux images de nos rêves, et aux objets de nos souvenirs.

Mon regard, était tourné vers l'intérieur, et c'est cela que je cherchais désormais, personne ne peut rien au visage qui s'efface, il n'existe qu'un seul moyen, plonger en soi-même, jusqu'aux plus extrêmes profondeurs de son cœur...

Un très long silence, accompagna ces paroles en pensées, je comprenais que le rêve inconnu, c'était d'acquérir le secret de cette connaissance, afin d'y trouver ce visage.

La voix me parla, je savais qu'elle allait me quitter...

Te voilà arrivé aux dernières pages de ton livre !
Es-tu prêt, à t'habiller de ce nouveau visage !
Sache qu'il est aussi important, que le visage de la jeunesse, car dans notre cœur, il connaît la voix de notre âme.

Mais entre toi et moi, je n'ai pas vu ton visage !
Nous sommes toi et moi, le sens profond de la vie !

En vérité, tu trouveras le véritable visage, celui qui ne change pas, le regard de la lumière éternelle...

Va, marche, la vieillesse chemine aussi, sur les sentiers de l'âme !...

Tout le rêve fleurissait,
La rose s'était ouverte,
Parfois, perdue dans ce bleu ;
La vie frémissait en elle,
Je prenais ma plume,
Et me rapprochais du soleil ;
Un frisson à peine deviné,
Côte à côte dans ce ciel étoilé,
L'ombre noyait l'inconnu ;
Puis elle quittait le rêve...

Jean-Paul Delteil

1^{ère} Partie

Pendant la période de l'hiver, de grandes images venaient couvrir les plaines de mon rêve, et surtout, le regard d'une très jolie jeune fille, bleuisait la nuit lente, chaude, seule cette forme encore indécise, presque transparente, allumait en moi la flamme de mon rêve en me donnant un dernier baiser.

Dans cet endroit où je me trouvais, la rue dormait encore, le vent s'engouffrait, allant battre la porte d'une maison, ornée d'une rose brillante, comme si le ciel l'avait accrochée, pour que le visiteur puisse rentrer dans ce merveilleux rêve.

Dans cette ville, le silence régnait, les vieilles pierres semblaient porter le poids lourd, d'un long passé. Sans doute, que j'avais échoué là, après avoir longtemps battu le secret de ce rêve. Pour moi, c'était le bout de la terre...

Devant l'antique porte, ornée de la rose se tenait la jeune fille. Elle était vêtue d'une robe d'un blanc si pur, que seule, la lumière éclairait le seuil de l'éternel.

La tête enveloppée d'un voile, cachait son très beau regard, elle avait les pieds nus, mais flottait au-dessus du sol, ses cheveux qui s'allongèrent, allumaient autour d'elle, un feu de lumière, debout, à côté de la rose, avec sa robe blanche, elle me faisait penser à une statue, dégageant une pureté, recouverte de neige immaculée, je ne distinguais plus la rose, mais elle était bien là, telle une colombe, emportant avec elle un ravissement final, que les archanges faisaient scintiller sous une pluie de roses rouges.

Puis, dans un frisson, je refermais la fenêtre de mon rêve, pensant que cette vision rapide, bleuie de regards reviendrait, et me ferait de nouveau, lever les yeux vers le ciel.

Je décidais, de marcher sans penser à cette jeune fille, je regardais une étroite maison, très ancienne qui se trouvait à l'angle de la rue, elle semblait sceller depuis l'éternité, bâtie entre deux maisons à étages, elle était admirablement conservée, garnies de pierre apparentes, je resta une minute surpris, car la porte avait aussi une rose, qui la décorait de son très beau sourire, j'étais comme un enfant, tout était là, pour vous attirer, je restais les yeux en l'air, même la nuit, s'habillait d'une couleur violette, indiquant que mon rêve, c'est aussi une rose, endormi au creux de mon cœur.

Lorsque de nouveau, le bruit d'un volet m'occupa, je glissais doucement ma main, et par cette large fenêtre, j'aperçus, un homme qui travaillait avec sérénité, il façonnait une sculpture, le visage très clair, avec un âge toutefois avancé mais difficile à dire, couronné de cheveux blancs épais, avec une barbe taillée tel un sculpteur.

Ensuite, je le vis, qui demeurait debout, derrière les petites vitres sales, puis il se tourna, me regarda, il eut un geste d'amour, comme si ce grand garçon innocent, regardait courir le vent emportant son propre rêve.

Qui êtes-vous, me dit-il !

J'étais là, au seuil de cette porte, saisi par la bonté subite de cet homme, qui venait de m'ouvrir son sourire de bonheur, avec l'espoir d'attendrir mon cœur.

Ah ! mon Dieu, aidez-moi, j'ai du m'égarer...

Il n'eut pas le moindre doute, cela n'était pas le hasard, pour cet homme, c'était simple et dans l'ordre des choses.

Je finis par sourire, d'un sourire de remerciement.

Moi, Je me nomme PIERRE dit-il.

Et vous, jeune homme... JEAN, j'ai du m'endormir...

Non, non dit-il. Vous devez respirer le parfum de la rose pour frapper à ma porte.

Je l'écoutais ravi, la douceur de sa voix, pénétrante et profonde m'était particulièrement sensible, il devait être à cet endroit depuis longtemps, à confier son regard à certains visiteurs, afin de les guider de sa voix caressante, sur les traces où fleurit le passé de la rose.

Alors, je compris que je devais encore marcher, aux quatre coins de mon rêve.

Eh ! Bien mon garçon, je vais vous faire visiter mon atelier...

L'atelier, dont les fenêtres, donnaient sur le jardin était une vaste pièce, claire, conservée presque intacte comme à l'origine, au plafond, deux petites poutres apparentes, laissant voir trois roses, à côté de trois bougies gravées dans le bois, la cheminée travaillée dans le bois elle aussi, gardait son élégance symbolique, tels deux piliers d'un temple, terminé par un couronnement de roses, on pouvait distinguer encore, comme vieillie par le temps, une sculpture, représentant un gardien égyptien qui semblait être là, pour réchauffer la pièce, où s'empilait des morceaux de bois prêts à être travaillés.

Sur une planche, était rangée une vieille collection de petites statuettes, et l'on y voyait aussi, un éteignoir, un

encensoir de cuivre, le large chandelier d'un ancien temple. Plus loin, sur une étagère clouée aux murs, des marteaux, des ciseaux à bois, des limes, tout l'outillage nécessaire qu'emploie le sculpteur, pour créer ses objets. Sous la table, il y avait une corbeille pleine de copeaux de bois, qui symbolisait le travail du Maître, puis une chaise, pour mettre au repos l'homme, quand il ne travaille plus.

Puis, dans un sursaut PIERRE ajouta...

Cela fait plaisir de vivre... Voilà, mon atelier jeune homme, ou je passe une partie de ma vie, à entendre taper du bout des doigts, la matière qui résonne comme un tambour.

Et avant, de se pencher sur son travail, il s'oubliait encore un instant devant la fenêtre, il s'assurait que rien ne manquait, un coin de soleil glissait pour le rassurer, il souriait ébloui puis, un grand silence régna, il avait posé le cœur du sculpteur, de façon à écouter cette voix, lui inspirer son travail.

Ah ! murmura t-il, asseyez-vous JEAN !

Je pris une chaise, je me laissais troubler par ce silence, enchanté par le parfum que dégageait son atelier, comme si une floraison de roses sacrées, naissait de ce très beau silence.

Brusquement, le vieil homme me fit le voyage de sa vie, c'était un moment particulier dans son existence, si calme, si sereine. Il parla de la nécessité de cette présence, éclairant nos pas à chaque instant de notre vie, de ce guide qui espérait tout savoir du passé caché. Il avait posé sa main sur la mienne, il allait reprendre la route de son voyage, quand une idée le ramena vers moi, lorsqu'il se mit à regarder la rose, je vis bien à l'interrogation de ses yeux, qu'il avait compris le sens de son existence... Il devint timide, de grosses larmes parurent au bord de ses paupières.